

“En 2011, à Damas, j’ai manifesté contre Bachar. Puis j’ai été torturé durant 47 jours”

■ Yahia Hakoum a survécu aux geôles syriennes. Il a connu l’enfer, et en est revenu. Quinze ans plus tard, il raconte son calvaire, la dépression post-traumatique en Belgique, sa terre d’accueil, puis la reconstruction. Et sa nouvelle mission: retrouver les disparus, identifier les morts dans son pays meurtri par 14 ans de guerre civile.

Rencontre Alice Dive

Quinze minutes. C’est le temps qu’a eu Yahia pour manifester contre le régime tyrannique de Bachar al-Assad. C’était le 15 mars 2011, devant la Grande Mosquée des Omeyyades à Damas. Quinze minutes pour revendiquer la liberté, la dignité de son peuple, la Syrie, face à un dictateur qui a fait régner la terreur dans son pays durant près d’un quart de siècle. “Ce sont les quinze minutes les plus intenses de ma vie”, confie-t-il.

La Libre avait rencontré Yahia Hakoum il y a 13 ans, lorsque, en tant que réfugié en Belgique, il tenait des conférences dans les écoles afin de dissuader les jeunes de partir combattre en Syrie. Aujourd’hui, l’homme de 41 ans s’est reconstruit physiquement et psychologiquement. Mais les cicatrices demeurent. “Dieu, la Syrie et la liberté!” C’est ce que nous scandions dans la rue ce jour-là, portés par les images du Printemps arabe venues d’Égypte et de Tunisie. Nous avons ainsi détourné le slogan connu à la gloire d’al-Assad: “Dieu, la Syrie et Bachar”, se remémore celui qui était alors étudiant de 26 ans. “Les jours qui avaient précédé la manifestation, des centaines de personnes s’étaient inscrites sur la page Facebook de l’événement. Le moment venu, nous étions cinq dans la rue. L’ami qui devait m’accompagner n’est jamais venu. J’y suis allé seul. Bien sûr, j’avais prévenu ma famille car je savais que je finirais soit avec une balle dans la tête, soit au fond d’une prison...”

“J’ai vu des gens devenir fous”

Il sera arrêté. Et emprisonné durant six jours dans une première agence de renseignement à Damas. “Durant ces six jours, j’étais seul dans ma cellule. Lors des interrogatoires, j’étais torturé: j’avais les mains attachées dans le dos, le ventre au sol, et ils me frappaient avec tout ce qu’ils trouvaient. Certains jours, j’étais suspendu par les bras ou les jambes durant plusieurs heures... Mais j’avais à manger et à boire. C’était presque le paradis, si

je puis dire, par rapport à ce que je vais vivre ensuite”.

Le 21 mars 2011, soit six jours plus tard, Yahia et les autres prisonniers sont rassemblés: on leur annonce qu’ils vont pouvoir sortir, que “Bachar va leur pardonner”. “Le soir même, nous avons reçu à manger à volonté. On nous a même proposé des cigarettes. J’y ai cru”.

Le lendemain matin, Yahia sera en réalité emmené, ligoté, les yeux bandés, dans une autre agence de renseignement. “Là, l’enfer a commencé... Nous étions onze dans une petite cellule. Nous ne pouvions pas nous asseoir. On dormait debout ou entassés les uns sur les autres. On faisait une tournante entre nous pour les places car celui qui était devant la porte de la cellule se faisait frapper par le geôlier. Quand l’un d’entre nous revenait, souvent inconscient, d’un interrogatoire sous la torture, on faisait de la place pour qu’il puisse s’allonger quelques instants. J’ai vu quelqu’un revenir avec le dos brisé, des enfants malades laissés pour morts dans les couloirs, j’ai vu des gens devenir fous, avoir des hallucinations... Et pour ma part, il m’arrivait de provoquer mes bourreaux pour en finir, pour que la souffrance s’arrête.”

“Ma sœur ne m’a pas reconnu”

Au bout de 47 jours d’enfer, Yahia sera jeté d’un camion, en pleine nuit, dans les rues de Damas. Ses geôliers lui rendront sa montre, son argent et l’ordre de se représenter au même endroit deux jours plus tard afin de récupérer sa pièce d’identité. Amaigri, à peine habillé, il parviendra à monter dans un taxi qui le ramènera chez sa sœur. “Ma sœur ne m’a pas reconnu. Pas tout de suite en tout cas. Elle a identifié ma voix. J’étais méconnaissable: j’avais perdu 30 kilos, j’avais des pieds énormes, gonflés à cause des coups. Mes reins ne fonctionnaient presque plus car j’avais manqué d’eau. Durant des années, j’ai souffert de calculs rénaux, de maux de dos”.

Deux jours plus tard, il se représentera à la prison pour récupérer ses papiers. “Là, je n’ai plus été torturé, mais on m’a fait signer un papier attestant que je m’engageais à ne plus

manifester et à dénoncer tous ceux qui manifestent...”.

La disparition du Père Paolo, un trauma

Le jeune homme trouvera ensuite refuge à Mar Moussa, au nord de Damas, dans un monastère catholique, auprès du Père Paolo, un jésuite italien qui accueille tous ceux qui en ont besoin. “Le Père Paolo a été quelqu’un de très important dans ma vie. J’ai fait une dépression en juillet 2013 lorsque j’ai appris qu’il avait été kidnappé par Daech. Il est désormais considéré comme disparu. Ce fut un traumatisme de plus pour moi”, confie Yahia, ému. Durant son séjour au monastère, il préparera son départ de la Syrie, car rester veut dire mourir. Il passera par l’Égypte en attendant de décrocher son visa étudiant pour la Belgique.

À son arrivée à Bruxelles, Yahia est ultra sollicité par la société civile et les médias: il enchaîne les conférences au sujet de la guerre civile qui ravage son pays. “C’était une période très compliquée pour moi”, se remémore-t-il. Je ne le savais pas encore, mais j’étais dans une phase déjà bien avancée de dépression post-traumatique. Bien sûr je suivais des traitements psychologiques, mais ça n’allait pas. On me sollicitait trop pour parler de la Syrie, du régime, des crimes... J’ai finalement décidé de quitter la Belgique et d’aller poursuivre mes études en relations internationales à Strasbourg. Je revenais tout de même le week-end à Bruxelles car j’avais mon statut de réfugié en Belgique”.

Brillant et travailleur, il se fait rapidement remarquer dans le monde académique. En 2020, après avoir décroché un double master à Strasbourg, on leur propose d’entamer un doctorat à Paris, au Centre d’études en sciences sociales du religieux. Pour ses recherches, il voyage en Turquie, au Liban et en Jordanie.

Ce jour où Bachar est tombé...

Mais entre les voyages et la pandémie de coronavirus, l’homme replonge cycliquement dans la dépression. “Toute ma vie était rythmée par l’évolution du conflit en Syrie. Je suivais tout, minute par minute, depuis mon appartement. Dans ma



Série

“Depuis ce jour-là”

Un jour, leur vie a basculé, et tout a changé. Celles et ceux qui ont accepté de nous raconter leur histoire témoignent des obstacles rencontrés, des mains tendues aussi, des combats qui subsistent parfois, et de tout ce qui fait qu’aujourd’hui ils demeurent debout. Malgré tout.